

**Actualités d'André Gide.** Actes du colloque international organisé au Palais Neptune de Toulon et à la Villa Noailles à Hyères les 10, 11 et 12 mars 2011, sous la direction de MARTINE SAGAERT et PETER SCHNYDER. Paris, Honoré Champion, 2012. Un vol. de 337 p.

Martine Sagaert et Peter Schnyder, qui ont assuré la direction du colloque « Actualités d'André Gide » qui s'est tenu en mars 2011, ont voulu « percer quelques-uns des secrets de l'actualité durable d'André Gide, de son actualité intemporelle, de “ses” actualités » (p. 9) dans le contexte présent d'une activité éditoriale importante, dont la biographie de Gide par Frank Lestringant<sup>1</sup> et le *Dictionnaire Gide*<sup>2</sup> sont les manifestations.

Le recueil des actes comprend quatre parties. La première, « Approches contemporaines », rassemble des articles qui tracent de nouvelles voies pour appréhender l'œuvre gidienne : l'étude de la relation de Gide aux Mauriac père et fils (Jean Touzot), le rapprochement de la prose de Gide avec les écrits de Baudelaire et Rilke (Jean Bollack), l'empreinte musicale (Aliocha Wald-Lasowski), les études de genre (Justine Legrand), la psychanalyse (Victoria Reid) ou encore les propositions de Stéphanie Bertrand, Lise Forment, Patrick Pollard et David H. Walker pour interpréter à nouveaux frais l'œuvre d'André Gide, propositions sur lesquelles nous nous pencherons plus particulièrement ici.

La seconde partie est intitulée « Gide en France et à l'étranger » et permet de constater d'abord, d'interroger ensuite, le rapport de Gide à des époques multiples. En France tout d'abord : Alain Goulet publie ici les billets que les intellectuels qu'il avait sollicités en 1975 lui ont envoyés, sur l'influence que Gide a pu avoir sur eux. Il est étonnant de constater à quel point celui-ci, en 1975, pouvait paraître à la fois éminemment d'actualité pour un Jean-Louis Curtis selon qui Gide a « imprégné le climat moral du siècle » jusqu'à mai 1968 qui fut le fait de « mille Lafcadio parisiens » (p. 126), et démodé, pour Claude Ollier qui en fait un « écrivain d'avant l'époque moderne » (p. 117) ou pour Marguerite Duras qui se demande : « *La Porte étroite* est-elle lisible par une femme, maintenant ?? » et répond immédiatement : « Crois pas » (p. 112). Stéphane Boudin-Lestienne, de la villa Noailles à Hyères, rend compte, photographies à l'appui, des séjours de Gide chez les Noailles et de l'« atmosphère d'avant-garde » (p. 137) dans laquelle il est alors plongé, tout en demeurant « éloigné de cette génération qui pourtant voit en lui une sorte de précurseur » (p. 137). De jeunes enseignants et étudiants de l'université du Sud Toulon-Var expliquent le lien qui se tisse entre Gide et la jeunesse en général, eux-mêmes en particulier. Elena Savelieva rappelle l'accueil triomphal de Gide en U.R.S.S. lors de son voyage de 1936 puis le pavé dans la mare que fut son *Retour de l'U.R.S.S.*, Victoria Reid analyse la place de Gide dans l'université britannique aujourd'hui et Frédéric Canovas aux États-Unis, montrant que c'est « une vision moins littéraire et plus politique de l'œuvre gidienne qui domine encore actuellement la critique américaine » (p. 211). Carmen Saggiomo met en parallèle *À Naples*, conférence de 1950 dans laquelle Gide témoigne de sa « reconnaissance à l'Italie », et le *Traité du Narcisse* (1891). André-Alain Morello, enfin, montre d'une part comment les pages du *Journal* de Gide intitulées *La Marche turque* s'opposent à l'admiration du contemporain Pierre Loti pour la Turquie, et d'autre part fait se répondre le texte de Gide et les réflexions d'Orhan Pamuk, romancier turc et Prix Nobel de littérature en 2006. Ce faisant, il inscrit Gide au cœur d'un dialogue des cultures.

La troisième partie, « Éditer Gide aujourd'hui », comprend les communications de Clara Debard et d'Alain Goulet sur les enjeux de l'édition des œuvres de Gide, la première pour le théâtre, le second pour l'édition génétique des *Caves du Vatican*. Martine Sagaert revient sur les problèmes posés par l'édition du *Journal* de Gide. Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann rendent compte de la dernière édition des œuvres complètes de Gide à la Bibliothèque de la Pléiade, Roland Bourneuf de la correspondance entre Gide et Giono, qui offre « un exemple de deux créateurs égarés dans la politique, mais qui ont voulu avec courage, alors qu'il le fallait impérativement, affirmer leur foi en

<sup>1</sup> Frank LESTRINGANT, *André Gide l'inquisiteur*, 2 tomes, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2011 (tome 1) et 2012 (tome 2).

<sup>2</sup> *Dictionnaire Gide*, sous la direction de Pierre MASSON et Jean-Michel WITTMANN, Paris, Classiques Garnier, 2011.

des valeurs humanistes et les servir » (p. 275). Peter Schnyder publie ici des lettres inédites échangées entre Ernst Robert Curtius et André Gide. Une quatrième partie, « Variations humoristiques », vient clore ce livre. Elle ne comprend que la communication, fort savoureuse au demeurant, de Daniel Bilous sur les pastiches dont Gide a fait l'objet.

Nous rendrons compte cependant de ces actes selon un autre mouvement, propre à éclairer plus particulièrement la notion d'actualité, et à montrer en quoi elle s'avère pertinente pour mettre au jour toute la richesse des œuvres de Gide alors même que cette notion est très présente dans le champ des études littéraires. En 2007 l'ouvrage d'Yves Citton intitulé *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* proposait une définition et une explicitation de la lecture actualisante des œuvres littéraires :

[U]ne lecture d'un texte passé peut être dite ACTUALISANTE dès lors que (a) elle s'attache à exploiter les virtualités connotatives des signes de ce texte, (b) afin d'en tirer une modélisation capable de reconfigurer un problème propre à la situation historique de l'interprète, (c) sans viser à correspondre à la réalité historique de l'auteur, mais (d) en exploitant, lorsque cela est possible, la différence entre les deux époques pour apporter un éclairage dépayçant sur le présent<sup>3</sup>.

Sans renoncer à inscrire l'œuvre dans le contexte de sa production, la lecture actualisante refuse de l'y cantonner, et s'efforce de construire des méthodes variées propres à déceler dans le texte des formes et des sens qui intéressent notre présent. Ces réflexions en ont nourri d'autres, sur le site Fabula<sup>4</sup> et plus particulièrement au sein du séminaire Anachronies qui se tient depuis 2011 à l'ENS<sup>5</sup>. Le colloque « Actualités d'André Gide » fait écho à ces préoccupations.

### 1. Gide ou le désir d'écrire de plain-pied avec son actualité

Patrick Pollard se livre à une analyse minutieuse des sources ayant influencé Gide dans la rédaction du *Roi Candaule* (1901) puis d'*Œdipe* (1931), et montre ainsi dans quelle mesure et comment ces pièces répondent à un contexte précis. La réflexion sur le bonheur et l'amitié à l'œuvre dans *Candaule* doit beaucoup à Platon et à Nietzsche, mais la pièce obéit à une autre logique, d'ordre moral. À Pierre Louÿs en effet qui « avait jadis essayé de déniaiser ce jeune protestant » (p. 79) et qui entendait porter sur la scène nudité et autres spectacles érotiques au nom de la liberté des mœurs, Gide oppose dans sa pièce et la nudité de la reine et un discours sur l'art permettant de mettre à distance la représentation naturaliste. Cette recontextualisation permet de rendre au *Roi Candaule* son mordant et de prendre la mesure du rayonnement et de l'efficacité des sujets mythologiques sous la plume de Gide. Trente ans plus tard, celui-ci va plus loin encore dans l'usage de la mythologie grecque et son articulation à l'actualité : Patrick Pollard rend compte « des influences tout autrement modernistes » (p. 81) qui président à la composition d'*Œdipe* et au traitement de l'inceste entre Jocaste et Œdipe en particulier. « Gide se sert de la relation incestueuse d'Œdipe et de Jocaste pour faire ressortir la distinction énoncée au début du drame entre un vice occasionné par l'ignorance ou par un comportement satisfait et, à la fin, le rejet vertueux d'une vie qui manque d'authenticité » (p. 82), et pour poser la question du statut de « l'enfant du péché » (p. 83) et de savoir s'il faut le considérer « comme la continuation des parents ou bien comme un point de départ nouveau » (p. 83).

Clara Debard interroge elle aussi la modernité d'*Œdipe* : l'étude de l'iconographie et du dossier de presse relatifs à cette pièce permet de situer le théâtre de Gide dans la production dramatique de son temps, et d'apprécier la façon dont il a été interprété et mis en scène. Cette pièce est étroitement liée aux préoccupations personnelles de Gide, ce que les contemporains n'ont pas manqué de noter. Mais ils ont aussi salué « le potentiel de Gide comme auteur dramatique » (p. 220). Ainsi les mises en scène de Jean Vilar se caractérisent par une « diction ironique » (p. 221), des « jeux de scène burlesques » (p. 221) et une incarnation d'Œdipe qui inscrivent résolument la pièce dans l'univers gidien, mais aussi par des costumes qu'a réalisés le cubiste Léon Gischia en

<sup>3</sup> Yves CITTON, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 344.

<sup>4</sup> Voir la page : <http://www.fabula.org/atelier.php?Actualiser>.

<sup>5</sup> Voir la présentation du projet et le programme des séances à l'adresse <http://www.fabula.org/atelier.php?Anachronies>.

mélangeant « les influences helléniques et contemporaines dans l'élaboration d'un visuel qui a impressionné le public et les journalistes de l'époque » (p. 222). Patrick Pollard rappelait en passant que Luis Buñuel et Salvador Dalí dans *Un Chien andalou* en 1929, et Cocteau dans *La Machine infernale* en 1934, avaient eux aussi eu recours au mythe d'Œdipe et à la psychanalyse, mais sur le mode avant-gardiste. La question du rapport de Gide à ces avant-gardes mérite d'être creusée<sup>6</sup> et nuancée. En effet, par son exploration des puissances de l'inconscient et son intérêt pour la tragédie grecque, Gide s'inscrit aussi dans le sillage du romantisme allemand. N'oublions pas non plus que Hofmannstahl, qui vivait à Vienne et se trouvait être le contemporain de Freud, publie en 1903 *Elektra* : Gide connaissait la pièce et l'admirait<sup>7</sup>... Ces deux communications permettent cependant d'apprécier l'effort de Gide pour penser, par la littérature, les problèmes de son actualité, et pour participer, par l'écriture, aux débats idéologiques et aux avant-gardes de son temps.

## 2. Construire l'actualité de l'œuvre de Gide

Ce rapport à l'actualité, Gide a fait l'effort de le penser d'une autre façon, à partir des auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle et de la lecture vivante que l'on peut en faire plusieurs siècles après eux. Lise Forment entend ainsi interroger la « productivité théorique » (p. 38) des propositions de Gide sur les auteurs du XVII<sup>e</sup> et rendre compte du « regard critique singulier », « distinct des constructions simplement sacralisantes ou, à l'inverse, démythifiantes d'une certaine histoire littéraire » (p. 38). Elle fait ainsi se rencontrer Gide et les dix-septiémistes d'aujourd'hui autour de la question « Pourquoi et comment enseigner la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle ? » (p. 42) La convocation par Gide du *Schaudern* goethéen lui permet de renouveler la lecture des « classiques » en montrant comment Molière ménage « à chaque scène le contact secret avec la mort<sup>8</sup> » ou quelles vertus poétiques Racine a su découvrir dans « les régions basses, sauvages, fiévreuses, et non nettoyées d'un Oreste ou d'une Hermione, d'une Phèdre ou d'un Néron<sup>9</sup> ». Mais selon Lise Forment le discours critique de Gide sur les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle ne se réduit pas à ce genre d'anachronismes féconds : défendant une temporalité « transhistorique » (p. 51) propre à la littérature, Gide rend possible un dialogue avec des œuvres dont il ne renie pas le contexte passé mais dans lesquelles il veut trouver un aliment pour son présent.

Le dialogue entre Gide et nous aujourd'hui, c'est précisément l'enjeu de l'édition récente des œuvres de cet auteur. Pierre Masson rappelle combien les limites des textes de Gide sont fluctuantes : les emprunts au *Journal* et aux écrits critiques pour l'élaboration des fictions, les regroupements changeants d'articles et d'extraits du *Journal* dans des recueils, ou encore les corrections apportées par Gide au fil des rééditions, tout cela fait de l'établissement des textes de Gide un problème épineux. L'édition récente des œuvres de Gide à la Bibliothèque de la Pléiade témoigne du désir non pas de figer cette œuvre en l'ordonnant selon des catégories génériques et thématiques qui lui sont extérieures, mais de respecter le mouvement particulier de l'écriture gidienne – car « pour Gide, il convient de parler d'écriture plus encore que d'œuvre » (p. 247). Ainsi, pour le volume des *Essais critiques*, la première version des articles publiée en revue a constitué l'édition de référence car « Gide l'avait conçue souvent en réaction à l'actualité, et ce avant que lui-même ne se livre à un travail d'érosion de ces contours liés aux circonstances » (p. 250). Et pour les *Romans, récits, œuvres lyriques et dramatiques*, le classement chronologique et « la rubrique "En marge" qui, à la suite de chaque œuvre, a permis de proposer divers inédits de

<sup>6</sup> Clara Debard évoque la façon dont Gide met à distance, au moment où il travaille à Œdipe, la réappropriation des mythes telle que l'ont pratiquée Giraudoux et surtout Cocteau. Voir Clara DEBARD, *Œdipe*, suivi de brouillons et textes inédits, édition critique établie, présentée et annotée par Clara Debard, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 97-100. Voir aussi Jean CLAUDE, *André Gide et le théâtre*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Nrf », 1992, p. 377-386.

<sup>7</sup> C'est ce que nous apprend Claude FOUCART dans son article « André Gide et Hugo von Hofmannstahl ou la rencontre d'un grand enfant », *Bulletin des amis d'André Gide*, n° 43, juillet 1979, p. 8 et p. 10. Gide avait même entrepris de traduire *Elektra* en français.

<sup>8</sup> André GIDE, *Journal*, t. 2, éd. Martine Sagaert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 767 (2 juillet 1941).

<sup>9</sup> André GIDE, *Essais Critiques*, éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 198.

longueur et de consistance importantes : ébauches de personnages, premiers débuts, scènes supprimées » (p. 255) permettent tous deux d'apprécier l'œuvre de Gide dans son évolution sur plusieurs décennies d'une part, ses incertitudes du moment d'autre part. L'édition génétique des *Caves du Vatican* sur CD-Rom procède de la même logique, mais l'outil informatique permet une exhaustivité remarquable et offre sur un seul support des entrées multiples dans l'œuvre de Gide, par mots-clés, par personnages, et par le biais de dossiers permettant de situer l'œuvre dans un cadre très large, depuis le contexte de sa rédaction jusqu'à sa réception et sa postérité.

Il faut cependant présupposer qu'un texte passé n'est plus complètement lisible aujourd'hui pour vouloir lui ajouter des notes et en garantir ainsi l'actualité dans un contexte différent de celui de sa production. Mais Jean-Michel Wittmann nous rappelle que l'œuvre de Gide pose un problème plus spécifique : comment annoter un texte écrit de façon à ce que la lecture en soit active et comprenne une bonne part de déchiffrement, conformément aux vœux de Gide lui-même ? Comment inciter et soutenir l'effort d'interprétation du lecteur sans lui donner toutes les clés de l'œuvre de Gide et sans tirer la figure de l'auteur d'un seul côté de cette œuvre ? Jean-Michel Wittmann consacre plusieurs paragraphes à la question des allusions intertextuelles : celles-ci sanctionnent non seulement la culture livresque de Gide et la nécessité pour son lecteur d'être suffisamment cultivé lui-même pour embrasser ce réseau intertextuel, mais aussi l'inscription des textes de Gide dans une actualité littéraire destinée à passer de mode. Garantir une actualité de Gide aujourd'hui passe paradoxalement par la mention des allusions intertextuelles, de façon que le lecteur d'aujourd'hui soit mis au courant de ce qu'un lecteur d'hier pouvait déceler de façon instinctive, et par l'explicitation d'un contexte : l'hostilité de Gide envers les romans à thèse de Barrès et Bourget, une « éthique de l'art pur, influencé par le symbolisme » (p. 239) et enfin une « vision orphique de la littérature » (p. 239). La construction d'une nouvelle actualité de Gide passe, elle, par la mention de traits de l'œuvre que seul un regard rétrospectif permet de mettre au jour. Ce sont d'une part la « dissimulation » liée à l'homosexualité de Gide « que l'écriture doit permettre de dire sans pour autant la révéler au grand jour » (p. 238), et d'autre part le « jeu de rappels qui unit [...] ses livres les uns aux autres » (p. 244) et constitue pour Gide « une pièce essentielle du dispositif qui lui permet de ne jamais rien conclure de façon définitive » (p. 244).

### 3. Une heureuse rencontre entre le texte gidien et des méthodes d'interprétation actuelles

Ces échos au sein de l'œuvre constituent une voie d'interprétation. Les articles de David Walker et de Stéphanie Bertrand présentent deux manières fructueuses de les exploiter. David Walker étudie la « notion » de valeur dans *L'Immoraliste*. La valeur n'est pas, dans ce récit, le simple support d'un jeu sur le vocabulaire économique : David Walker montre comment Gide creuse la notion par le biais du personnage de Michel et de son récit pour en montrer la productivité dans la compréhension de l'individu, proposant ainsi aux lecteurs une « méditation sur cette notion de valeur » (p. 90). David Walker montre ainsi comment Gide, par l'écriture littéraire et la mise en scène de son récit, met en évidence l'étendue de la pertinence d'une notion le plus souvent réservée aux sciences économiques, et interroge cette notion en l'utilisant dans des contextes variés et originaux. La transaction se trouve en effet étendue aux rapports avec autrui (enfants arabes et la femme de Michel, peu dotée) et même au rapport avec les objets : « Ce qui reste intact, ce qui garde sa nouveauté, ce qui ne s'expose pas à l'altération qu'entraîne le contact avec autrui, voilà ce qui garde sa valeur » (p. 92). Et l'individu lui-même se trouve défini en terme de valeur (et non plus d'autonomie ou de rupture des liens familiaux et sociaux). David Walker rappelle ce propos de Ménalque : « Ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur » et le commente en montrant que « la valeur serait susceptible d'être affirmée en dehors de tout échange, indépendamment de toute transaction » (p. 92). Gide rendrait ainsi effective une définition de la valeur indépendante de l'échange. Cette manière d'étudier le travail d'un motif au cours d'un récit s'avère particulièrement fructueuse dans le cas des textes de Gide. Jean-Michel Wittmann, dans son *Gide politique* paru au début de l'année 2011, avait déjà prouvé la richesse d'une telle analyse : il s'agissait alors de dégager une pensée politique du travail que Gide opère sur le motif de l'arbre dans *Les Faux-monnayeurs* – motif qu'il emprunte à

Hippolyte Taine et Maurice Barrès et qui renvoie tout autant à Charles Maurras et Paul Bourget<sup>10</sup>.

Stéphanie Bertrand s'interroge, elle, sur le « lien entre maxime et *Journal* » (p. 54), c'est-à-dire sur le lien que Gide tisse entre une forme brève à valeur de vérité générale d'un côté, et de l'autre l'écriture de l'intime et de l'immédiat à l'œuvre dans un journal. Gide travaille la forme de la maxime au long de plusieurs années d'écriture dans le *Journal*, et c'est du point de vue à la fois stylistique et structural que Stéphanie Bertrand s'efforce de rendre compte de ce travail. Le jeune Gide, au début des années 1890, ne maîtrise pas encore l'art de la maxime et n'en fait pas le lieu de l'élaboration d'un sens nouveau. Le travail sur la forme constitue alors une fin en soi. Souvent accompagnées d'un commentaire, les maximes permettent à Gide de se situer dans le monde par leur intermédiaire : la beauté des âmes, par exemple, est d'abord celle de Gide qui a « besoin de se rassurer quant à sa valeur littéraire » et laisse apparaître « la vanité d'un jeune homme frustré de n'être pas encore (re)connu » (p. 56). La maxime peut aussi ponctuer une remarque d'ordre intime, sur les doutes de Gide quant à son écriture en particulier : elle lui permet alors de se rassurer, voire de se corriger et lui permet de constituer un idéal propre à l'orienter. La maxime n'est dès lors plus le lieu d'une belle écriture, mais, à l'instar du *Livre des Proverbes* de la Bible, une voie d'accès à la sagesse. Gide n'énonce pas de vérité définitive : il reprend ses maximes et dialogue avec elles, en aménage les contours au gré de ses réflexions sur soi et de ses expériences. Stéphanie Bertrand montre ainsi comment les maximes constituent dans le *Journal* comme une arête, un fil que Gide déroule derrière la fragmentation propre à l'écriture diariste.

\*

Il serait intéressant de poursuivre cette réflexion sur les modalités de l'actualité de Gide, et d'interroger plus avant la rencontre entre son œuvre et notre époque. Dans leur ouvrage *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy mettent en garde contre le décret d'actualité des œuvres du passé et contre la volonté d'actualisation, « programme » qui vaut habituellement « un écrasement pur et simple de l'histoire, l'éternisation douteuse de ce qu'on prétend "actualiser", l'occultation (sans innocence) des traits spécifiques du présent<sup>11</sup> ». Aux antipodes d'une telle posture, ils affirment que « ce qui nous intéresse dans le romantisme, c'est que nous appartenions encore à l'époque qu'il a ouverte<sup>12</sup> ». Dans son *Gide politique*, Jean-Michel Wittmann montre que cette époque commune à Gide et ses lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est l'ère de la démocratie et du métissage : Gide interroge les rapports de l'individu au groupe, et c'est en cela qu'il nous parle. Le colloque « Actualités d'André Gide » propose des analyses de détail de cette continuité, en même temps qu'il évite l'écueil de « l'éternisation douteuse » en reconstruisant le contexte précis de l'écriture des œuvres de Gide. Jean-Michel Wittmann montre cependant également comment l'argument politique, dans *Les Faux-monnayeurs*, est fondu dans une réflexion sur la littérature. De ce point de vue, les actes du colloque ouvrent de nouvelles questions : en quoi les méthodes employées aujourd'hui pour interpréter l'œuvre gidienne manifestent-elles des préoccupations propres à notre époque, auxquelles Gide est susceptible d'offrir une réponse ? À quel usage du texte correspondent-elles, qui permette à l'œuvre de Gide de compter aujourd'hui dans l'appréhension et la compréhension de notre monde ?

ANNE-SOPHIE ANGELO

<sup>10</sup> Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 87-103.

<sup>11</sup> Philippe LACOUÉ-LABARTHE et Jean-Luc NANCY, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978, p. 26.

<sup>12</sup> *ibid.*